

ALBERTINE À 70 ANS

À l'hôpital, ça sentait tellement les remèdes que les autres senteurs étaient comme... cachées, j'dirais. Excepté quand quelqu'un était malade dans'chambre, mais ça, que c'est que tu veux... y'étaient toutes malades comme moi, hein, tant qu'à ça... Moi aussi, des fois, au commencement... j'devais pas sentir ben ben bon... mais j'm'excusais, par exemple! Ça, y pouvaient pas dire que j'tais pas polie! Les autres... Ben, y'en avait pas mal qui étaient confuses, hein... Y m'avaient mis à l'étage des confus, j'ai jamais compris pourquoi... moi qui a toujours ma tête... En tout cas... Les senteurs

finissaient toujours par disparaître en dessous des médicaments ou ben donc de l'eau de javel... Parce que c'tait ben propre, ça, j'avais rien à dire là-dessus! Mais ici... Quand chus venue visiter, la première fois, j'ai pensé... j'sais pas... que ça sentait fade, comme ça, parce que quelqu'un venait d'être malade... Mais ça sentait encore la même chose quand chus revenue, tout à l'heure. Pourtant, ça a l'air propre, ici aussi. *(Elle semble prise d'une panique soudaine.)*

D'un coup que ça sent toujours ça!

ALBERTINE À 70 ANS

(après un court silence)

Mais j'suppose qu'à force de rester dedans, j'le sentirai pus!

ALBERTINE À 40 ANS

J'ai un garçon pas normal pis une fille exaltée mais ça veut pas dire qu'y prennent ça de moi! Mon mari aussi était là quand j'les ai faites, ces enfants-là! On sait ben, lui, y vous intéresse pas, y'est disparu depuis longtemps, c't'un héros de guerre, y nous a faite honneur, ça fait qu'y peut pas être autrement que parfait! Vous vous êtes arrangés pour vite oublier que c'était un épais! C'tait lui le pas intelligent dans nous deux, Madeleine, pas moi! Penses-tu que ça prenait pas un épais pour aller se faire tuer pour rien de l'autre bord? Pis chus sûre qu'y'est allé se saprer devant les autres pour faire le fanfaron pis qu'y'est pas pantoute mort en héros mais en bouffon! C'tait un bouffon, Madeleine, un bouffon! Mais moi chus là, c'est ben plus facile de me juger!

ALBERTINE A 40 ANS

██████████ Vous avez toutes décidé ça depuis longtemps, vous autres, que j'étais pas intelligente! C'est pas parce que j'comprends pas les affaires de la même façon que vous autres que ça veut dire que chus pas intelligente! Y'a pas rien qu'une sorte d'intelligence! Vous autres... vous autres, vous êtes intelligents avec votre tête pis vous voulez pas comprendre qu'on peut l'être... j'sais pas comment te dire ça, Madeleine... C'est pas ma tête qui marche, moi, c'est... mes instincts, on dirait... Des fois j'fais des affaires avant d'y penser, c'est vrai, mais c'est pas toujours mauvais, ça c'pas vrai! Depuis que chus p'tite que j'vois le monde me regarder d'un drôle d'air quand j'parle parce que j'dis tout c'que j'pense comme j'le pense... Vous portez des jugements sur tout c'que j'dis mais vous vous entendez pas, des fois! Y'a des fois où vous devriez avoir un peu moins de tête pis un peu plus de cœur! Pis vous m'écoutez jamais, à part de ça! Quand j'ouvre la bouche vous prenez tu-suite un air méprisant qui m'insulte assez! Vous êtes tellement habitués à penser que j'ai pas d'allure que vous m'écoutez même pus!

ALBERTINE À 40 ANS

Si tu savais comme c'est dur de se sentir tu-seule dans une maison pleine de monde! Le monde m'écoute pas ici-dedans parce que j'arrête pas de crier pis j'crie parce que le monde m'écoute pas! J'dépompe pas du matin au soir! À onze heures du matin chus déjà épuisée! J'cours après Marcel pour le protéger pis j'cours après Thérèse pour l'empêcher de faire des bêtises plus graves que celles de la veille! Pis j'crie après moman plus fort qu'a' crie après moi! Chus tannée d'être enragée, Madeleine! Chus trop intelligente pour pas me rendre compte que vous me méprisez pis chus pas assez prime pour vous boucher!

ALBERTINE À 40 ANS

Ben voyons donc, c'est toi qui as raison, sont toutes pareils, les hommes, y finissent toujours par nous avoir! Que c'est que vous voulez, c'est eux autres qui mènent! Tant qu'on les laisse faire, y'en profitent, sont pas fous! C'est leur monde, c'est eux autres qui l'ont faite! Thérèse aussi a eu droit à ça, vous savez! Le prince charmant, sur une fausse jument, avec un costume loué! À' m'est arrivée un jour avec quelqu'un qui avait du bon sens, imaginez-vous donc! Moi, pas plus fine, j'me sus dit, laisse-la faire y'est quand même moins pire que c'qu'a' ramène d'habitude! J'en avais vu tout un assortiment, laissez-moi vous le dire! Des affaires, là, que même la plus abandonnée des guidounes aurait pas voulues! Entéka... Lui, y'était beau, pis y'était fin, pis en plus y'avait les yeux doux! Alléluia! Mais quand j'y ai demandé c'qu'y faisait dans' vie pis qu'y m'a répondu qu'y'était chauffeur d'autobus, j'me sus dis c'est trop beau, ça doit cacher quequ'chose... comme de faite! Y m'a dit comme ça que ça faisait longtemps qu'y connaissait Thérèse parce que y'a dix ans, y'était gardien au parc Lafontaine...

ALBERTINE À 40 ANS

Ben oui... Toute concordait, y'avait à peu près dix ans de plus qu'elle, toute... Ça y'avait pris dix ans pour l'avoir, mais y'avait fini par l'avoir! Pis... Thérèse le sait très bien. Est pus la p'tite fille innocente de onze ans, là, a'l' a vingt ans pis a' sait c'qu'a' fait! Pis a' sait c'qu'y'a voulu y faire! Pis savez-vous c'qu'y m'écoëure le plus? À' s'est mis dans tête de le marier! Parce que y'est beau! Parce que les autres femmes sont jalouses! [REDACTED] Demandez-vous pas pourquoi j'ai toujours envie de tuer! Ma propre fille va marier un homme qui a failli la violer y'a dix ans pis qui pourrait recommencer n'importe quand avec n'importe qui! C'est ça, les hommes! [REDACTED]!

CARMEN — M'en aller!

CARMEN — M'en aller ben loin...

CARMEN — Tu peux rester chez vous pis être ben loin de c'qui t'écrase, Manon... T'as juste à te séparer complètement de c'qui t'a mis dans'marde...

CARMEN — C'te samedi-matin-là, j'ai réalisé la même chose que papa: j'ai réalisé qu'y resteraient toujours dans leur marde... pis j'ai décidé que j'm'en sortirais, moé...

CARMEN — J'savais qu'y continueraient à se mettre les torts sur le dos l'un de l'autre jusqu'à la fin de leu'vie! Pis sans jamais découvrir que c'était de leu' faute à tous les deux! Pas rien qu'à popa, Manon...

CARMEN — Y'ont passé vingt ans de leur vie à se battre, pis si y'araient vécu encore vingt ans, y'araient continué à se battre... jusqu'à ce qu'y crèvent! Parce qu'y'étaient pas capables de se toucher sans penser que l'un voulait faire mal à l'autre...

CARMEN — Comment veux-tu que ça marche dans une maison quand personne peut se frôler sans que t'entendes un cri de mort!

CARMEN — Y pue, ton bonheur, Manon! Y sent le mort, ton bonheur! Ça fait dix ans que tu sens le

mort à plein nez! Y sont morts, pis c'est tant mieux, Manon!

CARMEN — Plus t'es renfoncée dans tes souvenirs les plus écœurants, plus t'es t'heureuse...

CARMEN — T'as l'air d'un cadavre, Manon...

CARMEN — Quand j'ai pris la porte, tu-suite après l'accident, j'ai pris une grande respiration, pis j'me sus dit: «Le temps des lamentations est fini, ma belle Carmen! Fini! Oublie toute, pis recommence toute comme si rien s'était passé!»

CARMEN — Pis j'ai réussi à me débarrasser de toute mon passé, pour un temps... Un trou, dans ma tête... J'voulais pus rien savoir d'eux autres... C'est comme ça que j'ai réussi à faire c'que j'voulais... J'avais jamais osé dire à personne que j'voulais chanter, mais là, j'étais libre de foncer! «Le temps des lamentations est fini, que j'me disais... Grouille!» Ah! j'te dirai pas que j'ai pas eu de misère, j'en ai eu... mais j'me sus jamais lamentée...

CARMEN — Y'en a qui trouvent ça niaiseux, une chanteuse de chansons de cow-boy... Mais quand c'est ça que tu voulais faire, pis que t'as réussi à le faire t'es ben moins niaiseuse que ben du monde... Ça te fait rien de manger d'la vache enragée pour un temps parce que tu sais qu'au moins t'aimes c'que tu fais... J'aime c'que j'fais, Manon...

CARMEN — Mais toé t'as jamais rien compris de ça... Tu t'es renfermée encore plus dans les lamentations au lieu d'essayer de t'en sortir.

CARMEN — Y faudrait que tu comprennes qu'y'est temps que tu sacres ton chapelet à terre, que tu te débarrasses de tes saintes vierges en plâtre, que tu mettes la clef dans'porte, pis que tu te vides la tête de tout ça! Révolte-toé, Manon, c'est tout c'qu'y te reste!

CARMEN — Vide-toé la tête! Mets tes souvenirs à' porte! Sors de ton esclavage! Reste pas assis là, à rien faire! FAIS QUEQU'CHOSE!

CARMEN, très lentement — Moé... chus libre. Entends-tu? Libre! Quand j'monte sur le stage, le soir, pis que j'me place devant mon micro, pis que la musique commence, j'me dis que si y seraient pas morts, eux-autres, j's'rais probablement pas là... Pis quand j'commence ma première chanson de cow-boy, chus tellement heureuse qu'y soient morts!

CARMEN — Pis chus tellement contente de m'être débarrassée de tout c'qu'y s'est passé dans c'te maudite prison-là... Les hommes, dans'salle, y me regardent... pis y m'aiment... C'est jamais les mêmes, y changent à chaque soir, mais à chaque soir, j'les ai!

CARMEN — J'pense... que chus t'une bonne chanteuse, Manon!

~~Manon!~~
CARMEN — Pis... chus... heureuse.
~~Manon!~~

(Carmen se lève pour partir.)

CARMEN — Tu vas finir comme eux-autres, Manon... Entends-tu? Mais j'te plains pas... même si t'essayes de faire pitié par tous les moyens! Tu fais pas pitié, Manon! Quand j'vas avoir passé la porte, j'vas t'oublier... toé aussi!

(Elle sort.)

MANON — On avait été invités chez la sœur de moman... ma tante Marguerite... C'était dans le temps des fêtes, j'pense... Tout le monde était là... Toute la famille... On devait ben être cinquante dans'maison! Nous autres, on n'avait pas de machine dans ce temps-là, on était allés en p'tits chars... Toé, tu tenais popa par la main, pis moé j'me tenais à côté de moman... J'essayais de marcher comme elle... de sourire comme elle... J'essayais d'y donner la main, aussi, mais a me lâchait tout le temps... On aurait dit qu'a l'oubliait qu'a me tenait la main, pis a me lâchait, tout d'un coup... Quand on est arrivés chez ma tante Marguerite, tout le monde s'est garroché sur nous autres... Tu sais comment c'qu'y sont licheux sus son côté à elle... Des becs par-citte, des becs par-là... Pis tout d'un coup, grand-popa est arrivé pis y nous a pris toutes les deux dans ses bras, en riant. J'étais toute excitée parce qu'y'était ben grand pis que j'me sentais ben haute... Toé, y t'as regardée, pis y t'as dit: « Damnée p'tite bougraisse que tu ressembles donc à ta mère, toé! » Tout le monde riait... Quand y m'a regardée, moé, j'ai arrêté de rire, parce que j'savais c'qu'y'était pour me dire. J'me sus mis à me débattre parce qu'j'voulais pas qu'y le dise! J'voulais pas qu'y le dise! « Pis toé, Manon, le vrai portrait de ton père! » J'aurais pu y arracher la face! Y'en ont parlé pendant des années, après: j'me sus mis à y taper dans'face pis à crier comme une démonne... Quand y'ont réussi à me calmer, y se sont mis à dire que j'étais mal élevée, que j'étais pas tenable... bête comme mes pieds... Pareille comme mon père! Manon-le-poison, qu'y

disait, grand-popa... Quand on est r'venus à maison, j'ai attrapé la volée de ma vie... Y'était paqueté aux as, lui, pis y criait: « Comme ça tu veux pas me ressembler, hein, tu veux pas me ressembler! » Y'avait compris, lui...

MARIE-LOUISE, *voix normale* — Touche-moé pas, tu me fais mal! Comment ça se fait que tu sais que c'était lui, d'abord, hein? Pourquoi que c'aurait pas été Manon, ou ben Carmen, hein? Pourquoi que c'aurait pas été moé, hein? Pourquoi? Ben c'est parce que Roger c'est le dernier, le plus p'tit, qu'y'est pas

capable de se défendre, qu'y'a peur de toé comme du bonhomme sept heures pis que c'est plus facile de varger dessus! Maudit sans-cœur! Maudit peureux! Tu cries, tu hurles, tu fais des grands gestes, mais tu commences à avoir peur de tes deux filles parce que c'est pus des enfants, hein? Y'a rien qu'un p'tit dans'maison, ça fait que tu te garroches dessus à pieds-joints! Ben j'ai une p'tite nouvelle pour toé, Léopold! J'ai une p'tite nouvelle pour toé! Dans pas longtemps, tu vas en avoir un autre, à déviarger!

MARIE-LOUISE — Ben oui, c'est ça, c'est en plein ça! Es-tu content, mon loup, mon chéri, mon beau trésor, on va en avoir un autre! Un autre beau cadeau du ciel! Envoye, grimpe après les murs, pends-toé après les lumières, donne-moé un beau bec sucré! Serre-moé dans tes bras comme dans les vues pis dis-moé: «Chérie, que je suis heureux!» Quand t'es t'arrivé paqueté comme un écœurant y'a trois mois, après ton fameux party à'shop pis que tu t'es garroché sus moé comme si j'arais été une putain d'la rue Saint-Laurent tu m'as faite un p'tit, Léopold! Tu m'as faite un autre p'tit! J'te l'ai dit, j'te l'ai crié, de faire attention, j'me sus débattue, mais tu comprenais rien, tu voyais rouge, tu m'appelais «bébé» comme si j'arais jamais été un «bébé» pour toé!

MARIE-LOUISE — Comme les trois autres fois que tu m'as violée dans ma vie, tu m'as faite un p'tit, Léopold!

ROSE OUMET — Voyons donc, Germaine, c'est pas des moineaux, tes timbres, y s'envolleront pas ! En parlant de moineaux, ça me fait penser, j'ai été voir Bernard, mon plus vieux, dimanche passé... J'ai jamais vu tant d'oiseaux dans une maison ! Une vraie cage à moineaux, c'maison-là ! C'est de sa faute à elle, ça. Une maniaque des oiseaux ! Pis a veut pas en tuer, a dit qu'a l'a le cœur trop tendre ! J'veux ben croire qu'a l'a le cœur tendre, mais y'a toujours ben des émittes ! Ecoutez ça, ça vaut la peine... (*Projecteur sur Rose Oumet.*) J'vous dis, c't'une vraie folle ! J'ris, là, pis au fond, c'est pas drôle. Entéka... A Pâques, Bernard a acheté une cage à moineaux pour ses deux p'tits. C't'un gars à taverne qui avait besoin d'argent pis qui y'a vendu ça pas cher... Elle, quand a l'a vu ça, est v'nue folle tu-suite, est quasiment tombée en amour avec ses oiseaux ! A en prenait plus soin que de ses enfants, c'est pas mêlant... Mais v'la-tu pas que les femelles oiseaux se mettent à pondre... Quand les p'tits oiseaux sont arrivés, Manon les trouvait ben cute, pis a s'est mis à dire qu'a l'avait pas le cœur des tuer ! Ça prend-tu une saprée folle ! Ça fait qu'y'es ont toutes gardés ! Toute la gang ! J'sais pas combien y'en a, j'ai jamais essayé des compter... Moé, quand j'vas chez eux, là, j'manque de v'nir folle à chaque fois, c'est pas ben ben mêlant ! Vers deux heures, là, a l'ouvre la cage, pis les oiseaux sortent. Y volent un peu partout dans maison, y se lâchent n'importe où, pis on est obligé de toute nettoyer... Pis là, là, quand vient le temps d'les faire rentrer dans leur cage, y veulent pus, ces oiseaux-là, c'est ben sûr ! Là, Manon crie aux p'tits : « Poignez les oiseaux, là, moman est fatiguée ! » Là, les p'tits s'garrochent après les oiseaux... C't'un vrai charivari dans maison ! Moé, j'sors, c'est pas mêlant ! J'm'en vas

sur le balcon pis j'attends qui les aye toutes poignés ! (*Les femmes rient.*) Pis ces enfants-là sont pas tenables ! J'les aime ben, c'est mes p'tits enfants, mais bonyeu qu'y sont tannants ! Nos enfants étaient pas de même, nous autres ! Vous direz c'que vous voudrez, les jeunes d'aujourd'hui savent pas élever leurs enfants !

MARIE-ANGE BROUILLETTE — C'est pas moé qui
aurais eu c'te chance-là ! Pas de danger ! Moé,
j'mange d'la marde, pis j'vas en manger toute ma vie !
Un million de timbres ! Toute une maison ! C'est

ben simple, si j'me r'tenais pas, j'braillerais comme
une vache ! On peut dire que la chance tombe tou-
jours sur les ceuses qui le méritent pas ! Que c'est
qu'a l'a tant faite, madame Lauzon, pour mériter
ça, hein ? Rien ! Rien pantoute ! Est pas plus belle,
pis pas plus fine que moé ! Ça devrait pas exister,
ces concours-là ! Monsieur le curé avait ben raison,
l'aut'jour, quand y disait que ça devrait être embolie !
Pour que c'est faire, qu'elle, a gagnerait un million de
timbres, pis pas moé, hein, pour que c'est faire !
C'est pas juste ! Moé aussi, j'travail, moé aussi
j'les torche, mes enfants ! Même que les miens sont
plus propres que les siens ! J'travail comme une
damnée, c'est pour ça que j'ai l'air d'un esquelette !
Elle, est grosse comme une cochonne ! Pis v'la rendu
que j'vas être obligée de rester à côté d'elle pis de sa
belle maison gratis ! C'est ben simple, ça me brûle !
Ça me brûle ! J'vas être obligée d'endurer ses sar-
casses, à part de ça ! Parce qu'a va s'enfler la tête,
c'est le genre ! La vraie maudite folle ! On va
entendre parler de ses timbres pendant des années !
Maudit ! J'ai raison d'être en maudit ! J'veux pas
crever dans la crasse pendant qu'elle, la grosse ma-
dame, a va se « prélasser dans la soie et le velours » !
C'est pas juste ! Chus tannéc de m'esquinter pour
rien ! Ma vie est plate ! Plate ! Pis par-dessus
le marché, chus pauvre comme la gale ! Chus tannée
de vivre une maudite vie plate !

UNE FEMME

— J'me lève, pis j'prépare le déjeuner. Toujours la même maudite affaire ! Des toasts, du café, des œufs, du bacon . . . J'révcille le monde, j'les mets dehors. Là, c'est le repassage. J'travaille, j'travaille, j'travaille. Midi arrive sans que je le voye venir pis les enfants sont en maudit parcc que j'ai rien préparé pour le dîner. J'leu fais des sandwichs au béloné. J'travaille toute l'après-midi, le souper arrive, on se chicane. Pis le soir, on regarde la télévision ! Mercredi ! C'est le jour du mégasinage ! J'marche toute la journéc, j'me donne un tour de rein à porter des paquets gros comme ça, j'reviens à la maison crevée ! Y faut quand même que je fasse à manger. Quand le monde arrivent, j'ai l'air bête ! Mon mari sacre, les enfants braillent . . . Pis le soir, on regarde la télévision ! Le jeudi pis le vendredi, c'est la même chose ! J'm'esquinte, j'me désâme, j'me tue pour ma gang de nonos ! Le samedi, j'ai les enfants dans les jambes par-dessus le marché ! Pis le soir, on regarde la télévision ! Le dimanche, on sort en famille : on va souper chez la belle-mère en autobus. Y faut guetter les enfants toute la journée, endurer les farces plates du beau-père, pis manger la nourriture de la belle-mère qui est donc meilleure que la mienne au dire de tout le monde ! Pis le soir, on regarde la télévision ! Chus tannée de mener une maudite vie plate ! Une maudite vie plate ! Une maudite vie plate ! Une maud

ROSE OUIMET — Dans not'temps, on n'aurait pas laissé les enfants jouer dans la chambre de bain ! Ben vous auriez dû voir ça dimanche ! D'abord les enfants sont entrés dans la chambre de bain en faisant semblant de rien pis y'ont toute reviré à l'envers ! Moé, j'osais pas parler, Manon dit toujours que j'parle trop ! J'les entendais, pis j'fatiquais, vous comprenez ! Là, y'ont pris le papier de toilette pis y l'ont toute déroulé. Manon a crié : « Voyons, les enfants, moman va se fâcher, là ! » Naturellement, c'était comme si a'vait rien dit ! Y'ont continué ! J'les aurait étripés, les p'tits maudits ! Y'avaient l'air d'avoir ben du fun, vous comprenez. Bruno, le plus jeune (c'tu effrayant appeler un enfant de même, moé, j'en r'viens pas encore !) entéka... Bruno, le plus jeune, est monté dans le bain tout habillé avec le rouleau de papier de toilette déroulé enrroulé autour de lui, pis y'a ouvert l'eau... Y trouvait ça drôle à mort, c'est ben sûr ! Y faisait des bateaux avec le papier mouillé, pis l'eau coulait partout ! Le vrai dégât, là ! J'ai été obligée de m'en mêler ! J'leu' s'ai donné chacun une bonne fessée sur les fesses pis j'les ai envoyés se coucher !

ROSE OUIMET — C'a faite toute une histoire, mais écoutez donc ! J'étais pas pour les laisser continuer comme ça ! Elle, la niaiseuse, a l'épluchait les pétates en écoutant le radio ! Eh ! qu'a l'est donc sans allure, c'te femme-là ! Au fond, a doit être heureuse, a s'occupe de rien ! J'vous dis, des fois, j'plains assez mon Bernard d'avoir marié ça ! Y'aurait dû rester avec moé, y'était ben mieux . . .

YVETTE LONGPRE — Ma fille Claudette m'a donné le premier étage de son gâteau de nocces, quand est revenue de voyage de nocces. Vous pensez si j'étais fière ! C'est assez beau, aie ! C'est fait comme un sanctuaire d'église, tout en sucre ! Y'a un escalier en velours rouge, pis une plate-forme au bout. Là, y'a les mariés. Deux p'tites poupées ben cute, habillées en mariés pis toute. Y'a un prêtre aussi qui les bénit. En arrière de lui, y'a un autel. En sucre. C'est de toute beauté de voir ça ! Le gâteau nous avait coûté assez cher, aussi ! C'tait un gâteau à six étages, vous savez ! C'tait pas toute du gâteau, par exemple. Ç'a'rait été ben que trop cher ! Y'avait juste les deux du bas en gâteau, le ~~reste~~, c'tait du bois. Mais ça paraissait pas, par exemple. Ma fille m'a donné l'étage du haut en dessous d'une cloche de verre, toujours. C'est ben beau, mais j'avais peur que le sucre se gâte, à la longue . . . Vous comprenez,

sans air ! Ça fait que j'ai pris le couteau de mon mari exiprès pour couper la vitre, là, pis j'ai fait un trou dans le haut de la cloche. Comme ça, le gâteau va être aéré comme y faut, pis y'aura pas de danger qu'y pourisse !

LISSETTE DE COURVAL — On se croirait dans une basse-cour ! Léopold m'avait dit de ne pas venir ici, aussi ! Ces gens-là sont pus de notre monde ! Je regrette assez d'être venue ! Quand on a connu la vie de transatlantique pis qu'on se retrouve ici, ce n'est pas des farces ! J'me revois, là, étendue sur une chaise longue, un bon livre de Magali sur les genoux . . . Pis le lieutenant qui me faisait de l'œil . . . Mon mari disait que non, mais y'avait pas tout vu ! Une bien belle pièce d'homme ! J'aurais peut-être dû l'encourager un peu plus . . . Puis l'Urope ! Le monde sont donc bien élevé par là ! Sont bien plus polis qu'ici ! On en rencontre pas des Germaine Lauzon, par là ! Y'a juste du grand monde ! A Paris, tout le monde perle bien, c'est du vrai français partout . . . C'est pas comme icitte . . . J'les méprise toutes ! Je ne remettrai jamais les pieds ici ! Léopold avait raison, c'monde-là, c'est du monde *cheap*, y faut pas les fréquenter, y faut même pas en parler, y faut les cacher ! Y savent pas vivre ! Nous autres on est sortis de là, pis on devrait pus jamais revenir ! Mon Dieu que j'ai donc honte d'eux-autres !

(*Les lumières se rallument.*)

DES-NEIGES VERRETTE — La première fois que j'l'ai vu, j'l'ai trouvé ben laid . . . C'est vrai qu'y'est pas beau tu-suite ! Quand y'a ouvert la porte, y'a enlevé son chapeau, pis y m'a dit : « Seriez-vous intéressée pour acheter des brosses, ma bonne dame ? » J'y ai fermé la porte au nez ! J'laisse jamais rentrer d'homme dans la maison ! On sait jamais c'qui peut arriver . . . Y'a rien que le p'tit gars de « La Presse » que j'laisse rentrer. Lui, y'est trop jeune, encore, y pense pas à mal. Un mois après, mon gars des brosses est revenu. Y faisait une tempête de neige à tout casser, ça fait que j'l'ai laissé rentrer dans le portique. Un coup qu'y'a été rendu dans'maison, j'ai eu peur, mais j'me sus dit qu'y'avait pas l'air méchant, même si y'était pas ben beau . . . Y'est toujours sur son trente-six, pas un cheveu qui dépasse . . . Un vrai monsieur ! Pis tellement ben élevé ! Y m'a vendu deux-trois brosses, toujours, pis y m'a montré son cataloye. Y'en avait une qui m'intéressait, mais y l'avait pas avec lui, ça fait qu'y m'a dit que je pouvais donner une commande. Pis y'est r'venu chaque mois depuis c'temps-là. Des fois, j'achète rien. Y vient juste jaser qu'qu'menutes. Y'est tellement fin ! Quand y parle, on oublie qu'y'est laid ! Pis y sait tellement de choses intéressantes ! Aie, y voyage à tous les coins d'la province, c't'homme-là ! J'pense . . . j'pense que je l'aime . . . J'sais que ça pas d'allure, j'le vois rien qu'une fois par mois, mais on est si ben ensemble ! Chus tellement heureuse quand y est là ! C'est la première fois que ça m'arrive ! C'est la première fois ! Les hommes se sont jamais occupés de moé, avant. J'ai toujours été une demoiselle . . . seule. Lui, y m'raconte ses voyages, y m'raconte des histoires . . . Des fois, sont pas mal sales, mais sont tellement drôles ! Pis y faut dire que j'ai toujours aimé les histoires un peu salées . . . J'trouve que ça fait du bien de conter des histoires cochonnes, des fois . . . Ah ! sont pas toutes cochonnes, ses histoires, ah ! non, y'en a des correctes ! Des histoires osées, ça fait pas longtemps qu'y m'en conte . . . Des fois, sont tellement cochonnes, que j'rougis. La dernière fois qu'y'est v'nu, y m'a pris la main parce que j'avais rougi. J'ai manqué v'nir folle ! Ça m'a toute revirée à l'envers de sentir sa grosse main su'a p'ienne ! J'ai besoin de lui, astheur ! J'voudrais pas qu'y s'en aille pour toujours . . . Des fois, j'rêve, mais pas souvent ! J'rêve . . . qu'on est mariés. J'ai besoin qu'y vienne me voir ! C'est le premier homme qui s'occupe de moé ! J'veux pas le pardre ! J'veux pas le pardre ! Si y s'en va, j'vas rester encore tu-seule, pis j'ai besoin . . . d'aimer . . . *(Elle baisse les yeux et murmure.)* J'ai besoin d'un homme.

ANGÉLINE SAUVÉ, à Rhéauna — T'en viens-tu ?
(*Rhéauna Bibeau ne répond pas.*) Bon, c'est correct.
J'vas laisser la porte débarrée . . . (*Elle se dirige vers la porte. Noir. Projecteur sur Angéline Sauvé.*) C'est facile de juger le monde. C'est facile de juger le monde mais y faut connaître les deux côtés d'la médaille ! Le monde que j'ai rencontré dans c'te club-là, c'est mes meilleurs amis ! Y'a jamais personne qui a été fin comme ça avec moé, avant ! Même pas Rhéauna ! Avec eux-autres, j'ai du fun ; avec eux-autres, j'ris ! J'ai été élevée dans des salles paroissiales par des sœurs qui faisaient c'qu'y pouvaient mais qui connaissaient rien, les pauvres ! J'ai appris à rire à cinquante-cinq ans ! Comprenez-vous ? J'ai appris à rire à cinquante-cinq ans ! Pis par hasard ! Parce que Pierrette m'a emmenée dans son club, un soir ! J'voulais pas y aller ! A l'a été obligée de me tirer par la queue de manteau ! Mais sitôt que j'ai été rendue là, par exemple, j'ai compris c'que c'était que d'avoir passé toute une vie sans avoir de fun ! Tout le monde peut pas avoir du fun dans les clubs, mais moé j'aime ça ! C'est ben sûr que c'est pas vrai que j'prends juste un coke quand j'vas là ! C'est ben sûr que j'prends d'la boésson ! J'en prends pas gros mais ça me rend heureuse pareil ! J'fais de mal à parsonne, j'me paye deux heures de plaisir par semaine ! Mais y fallait que ça m'arrive un jour ! J'le savais que j'finirais par me faire poigner ! J'le savais ! Que c'est que j'vas faire, mon Dieu, que c'est que j'vas faire ! (*Un temps.*) Bon-yeu ! On devrait pourtant avoir le droit d'avoir un peu de fun, dans'vie ! (*Un temps.*) J'me sus toujours dit que si j'me faisais prendre, j'arrêteraï d'aller au club . . . mais j'sais pas si j'vas être capable ! Pis Rhéauna acceptera jamais ça ! (*Un temps.*) Après toute, Rhéauna vaut mieux que Pierrette. (*Long soupir.*) Fini les vacances !

MARIE-ANGE — Moé, j'aime ça le bingo ! Moé, j'adore le bingo ! Moé, y'a rien au monde que j'aime plus que le bingo ! Presque toutes les mois, on en prépare un dans' paroisse ! J'me prépare deux jours d'avance, chus t'énervée, chus pas tenable, j'pense rien qu'à ça. Pis quand le grand jour arrive, j't'assez excité que chus pas capable de rien faire dans' maison ! Pis là, là, quand le soir arrive, j'me mets sur mon trente-six, pis y'a pas un ouragan qui m'empêcherait d'aller chez celle qu'on va jouer ! Moé, j'aime ça, le bingo ! Moé, c'est ben simple, j'adore ça, le bingo ! Moé, y'a rien au monde que j'aime plus que le bingo ! Quand on arrive, on se déshabille pis on rentre tu-suite dans l'appartement ousqu'on va jouer. Des fois, c'est le salon que la femme a vidé, des fois, aussi, c'est la cuisine, pis même, des fois, c'est une chambre à coucher. Là, on s'installe aux tables, on distribue les

cartes, on met nos pitounes gratis, pis la partie commence ! (*Les femmes qui crient des numéros continuent seules quelques secondes.*) Là, c'est ben simple, j'viens folle ! Mon Dieu, que c'est donc excitant, c't'affaire-là ! Chus toute à l'envers, j'ai chaud, j'comprends les numéros de travers, j'mets mes pitounes à mauvaise place, j'fais répéter celle qui crie les numéros, chus dans toutes mes états ! Moé, j'aime ça, le bingo ! Moé, c'est ben simple, j'adore ça, le bingo ! Moé, y'a rien au monde que j'aime plus que le bingo ! / La partie achève ! J'ai trois chances ! Deux par en haut, pis une de travers ! C'est le B 14 qui me manque ! C'est le B 14 qui me faut ! C'est le B 14 que je veux ! Le B 14 ! Le B 14 ! Je r'garde les autres . . . Verrat, y'ont autant de chances que moé ! Que c'est que j'vas faire ! Y faut que je gagne ! Y faut que j'gagne ! Y faut que j'gagne !

LISE PAQUETTE — Que c'est que tu veux que je fasse d'autre ? Y'a pas d'aut'moyen de m'en sortir ! Pis chus quand même pas pour le laisser v'nir, c't'enfant-là ! Tu vois c'que Manon Bélair est devenue ? Elle aussi, c'était une fille-mère. Astheur est pris avec un p'tit sur les bras pis a'n'arrache sans bon sens !

LISE PAQUETTE — T'sais ben qu'y m'a laissé tomber, hein ? Y'est disparu dans'brume, ça pas été long ! Les belles promesses qu'y m'avait faites ! On était donc pour être heureux, ensemble ! Y faisait d'l'argent comme de l'eau, ça fait que moé, la folle, j'voyais pus clair ! Des cadeaux par icitte, des cadeaux par là, y finissait pus ! Ah ! j'en ai ben profité, un temps. Mais maudit, y fallait que ça arrive ! Y fallait que ça arrive ! Maudite marde ! J'ai jamais de chance, jamais ! Y faut toujours que j'réçoive un siau de marde su'à tête ! Mais j'veux tellement sortir de ma crasse ! Chus t'écœurée de travailler au Kresge ! J'veux arriver à quequ'chose, dans'vie, vous comprenez, j'veux arriver à quequ'chose ! J'veux avoir un char, un beau logement, du beau linge ! J'ai quasiment rien que des uniformes de restaurant à me mettre sur le dos, bonyeu ! J'ai toujours été pauvre, j'ai toujours tiré le diable par la queue, pis j'veux que ça change ! J'sais que chus cheap, mais j'veux m'en sortir ! Chus v'nue au monde par la porte d'en arrière, mais m'as donc sortir par la porte d'en avant ! Pis y'a rien qui va m'en empêcher ! Y'a rien qui va m'arrêter ! Tu sauras me dire plus tard que j'avais raison, Linda ! Attends deux-trois ans, pis tu vas voir que Lise Paquette a va devenir quelqu'un ! Des cennes, a va n'avoir, O.K. ?

PIERRETTE GUERIN — Quand chus partie de chez nous, j'étais en amour par-dessus la tête. J'voyais pus clair. Y'avait rien que Johnny qui comptait pour moé. Y m'a faite pardre dix ans de ma vie, le crisse ! J'ai rien que trente ans pis j'me sens comme si j'en arais soixante ! Y m'en a tu fait faire, des affaires, c'gars-là ! Moé, la niaiseuse, j'l'écoutais ! Envoye donc ! J'ai travaillé pour lui, au club, pendant dix ans ! J'étais belle, j'attirais la clientèle. Tant que ça duré, ça allait ben . . . Mais là . . . Bâtard, que chus tannée ! J'me crisserais en bas d'un pont, c'est pas mêlant ! Tout ce qui me reste à faire, c'est de me soûler. Pis c'est c'que j'fais depuis vendredi. Pauv' Lise, a s'lamente parce qu'est enceinte, pis qu'est mal pris ! Mais bonyeu, est jeune, elle, j'vas y donner l'adresse de mon docteur, pis toute va s'arranger, a va pouvoir toute recommencer en neuf. Pas moé ! Pas moé ! Chus trop vieille ! Une fille qui a faite la vie pendant dix ans, ça poigne pus ! Chus finie ! Pis essayez donc d'expliquer ça à mes sœurs. Comprendront rien ! J'le sais pas c'que j'vas devenir, j'le sais pas pantoute !

PIERRETTE GUERIN — Y m'a laissé tomber comme une roche ! Tiens, fini, n-i, ni ! Veux pus te voir ! T'es trop vieille, astheur, t'es trop laide ! Fais tes bagages, pis débarrasse ! Pus besoin de toé ! Ben l'écœurant, y m'a pas laissé une cenne ! Pas une maudite cenne noire ! Après toute c'que j'ai faite pour lui pendant dix ans ! Dix ans ! Dix ans pour rien ! C'est pas assez pour se tuer, ça, vous pensez ? Que c'est que j'vas d'venir, moé, hein ? Que c'est que j'vas d'venir ? Une p'tite waitress cheap du Kresge comme Lise ? Ah ! non, merci ben ! Le Kresge, c'est bon pour les débutantes pis les mères de famille, pas pour les filles comme moé ! Je le sais pas c'que j'vas d'venir, je le sais pas pantoute ! Pis chus t'obligée de faire la smatte, icitte ! Chus pas pour dire à Linda pis à Lise que chus finie ! (*Silence.*) Ouais . . . Y me reste pus rien que la boisson, astheur . . . Une chance que j'aime ça . . .

Véronique :

«I can't believe she just did that!» Devant Chuck! J'ai jamais eu si honte de ma vie! Le plusse j'y pense, le plusse que j'y haïs 'a face. La vache! C'est ben d'sa faute itou si a' sait pas parler un maudit mot d'anglais. Ça fait vingt ans qu'a' reste icitte, vingt ans! Pourtant c'est pas tellement compliqué. Tout l'monde parle anglais. Ça s'apprend tu-seul. Y faut même pas faire d'effort! Comment c'est que j'vas expliquer ça à Chuck? Que c'est qu'y va penser d'elle... pis de moé? Lui qui pensait qu'on était snob. Y va ben voir astheure qu'on n'est pas snob. Non, on n'est pas snob pantoute, on est rien que colon! «Yes man, French pea soup!» Ben moé là, la soupe aux pois, les chemises carreautes, les giques pis les chansons à répondre, c'est pas pour moé. Moé j'veux vivre aujourd'hui, pis aujourd'hui c't'en anglais que ça se passe. J'ai fini d'faire rire de moé à cause d'une langue que j'ai pas choisie, qui m'a été imposée. Juste les «loosers» qui parlent français, parce que eux autres y connaissent pas mieux pis y'ont toujours été habitués à rêver en p'tit. Mais moé, j'ai aucunement l'intention d'être une «looser». Moé, j'rêve en grand, pis j'rêve en couleur, pis j'rêve en anglais. En tout cas, quand j'aurai des enfants, j'y'eux f'rai jamais honte comme ça. Y'auront pas à passer par là... parce que le français, y l'apprendront même pas. J'les obligerai jamais à l'apprendre. «Nobody's gonna make me change my mind about that», surtout pas elle!

RÔSANA — Bon, ben, j'avais travaillé tout un hiver à ça. C'tait toute faite en pieds-d'-cru-cifix, avec des tits morceaux grands d'même: d'là vraie ouvrage de sœur! Quand el'printemps est arrivé, pis l'été, encôre une foès y a ben fallu que j'm'en rende compte, qu'y était pas r'venu, Willy, pis qu'y avait pas d'l'air de vouloèr er'venir non plus. Ça fait qu'là, y avait un grand mouchoèr de coton rouge qu'y m'avait donné avant d'partir, pis, moè, tou'es soèrs, je l'mettais en d'ssours de mon oreiller, avant d'm'endormir. Y en a qui disaient que, comme ça, quand on a un amoureux, on peut avoèr des chances de l'voèr en rêve. Toujours qu'un matin, en faisant mon lite, j'prends l'mouchoèr, pis, là, c'comme une rage qui m'pogne, je l'déchire en deux, pi' en quat', pis je l'jette par terre, sus l'plancher, pis j'saute dessus, comme si j'avais voulu éteind' el'feu avec mes pieds. Pis après, j'me mets à brâiller, pi' à brâiller. Là, j'ai ramâssé 'es morceaux, pis c't avec ça, qu'j'ai faite les deux cœurs attachés avec des courants d'épines, pis j'les ai cousus sus l'milieu d'la couvarte, avec des tites larmes rouges tout alentour. Rouges comme el'feu. Rouges comme du sang...

A'est encôre là, dans l'coff' en haut, la couvarte. Des foès, c'coff'-là, y m'fait penser à une tombe. Pis y m'semb' que, l'linge qu'y a d'dans, toute c'linge-là qu'j'ai cousu, ça s'rait ben just' bon pour ensev'rir des morts.

ROSANA — Les garçons qui sont v'nus m'voèr après, tous ceux qui v'naient icite, j'sais ben que c'taient des bons garçons, pis qu'y avait des bons partis là-d'dans. Mais c'est-y d'ma faute, si j'trouvais qu'y avaient toutes l'air noèrs comme el'poêle, laites comme el'yâbe, pis ennuyants comme el'carême, à côté d'Willy?... Willy, j'l'aimais, lui! Après, ben... après j'ai eu pour mon dire que, si on'n a pas envie, c't'ed ben aussi ben qu'on s'marye pas.

MUNA

Mes examens sont la semaine prochaine et j'ai des tonnes de travaux à remettre. Si tu veux que j'obtienne mon diplôme, je dois réussir mes examens et pour réussir mes examens, je dois é-tu-dier. Pas monter des kits débiles où il manque toujours une vis. Dès que tu es avec tes amis africains, tu perds la notion du temps et je n'existe plus. Reviens sur terre, Paul. Tes amis flâneurs ne s'intègreront jamais ici.

La musique nourrit peut-être l'âme mais elle ne met pas de pain sur la table. Mes parents ne m'aideront plus après la fin de mes études. Et toi, tu as parlé à tes parents?

Tu es venu ici sur tes deux pieds, pas sur le dos de ta mère! Fais un homme de toi.

Tu trembles de peur devant tes parents, tu te contentes de « jobs d'immigrants » et, les jours de congé, tu vas quêter au marché. C'est ça, ta nouvelle vie? La vie que tu veux offrir à notre enfant?

ÉVELINE

Chez moi, dans les Antilles, un matin de printemps. L'air était si léger, si limpide. Les hibiscus étaient en fleur... Je... je...

Je me rendais au travail dans ma vieille voiture, comme d'habitude. J'étais un peu en avance, alors j'ai pris la route qui longe la mer pour admirer ses reflets turquoises. J'arrivais presque à la grand-route quand j'ai été obligée de m'arrêter. Un tronc d'arbre me barrait le chemin. Je m'apprêtais à faire demi-tour lorsque trois jeunes bandits ont pris ma voiture d'assaut. Ils m'ont frappée, ligotée et bâillonnée en me menaçant de me tuer si j'essayais de m'enfuir. Ils voulaient me rançonner ; ils me croyaient riche. Ils m'ont retenue prisonnière dans un poulailler pendant trois jours. Ils m'ont battue, ils m'ont... ils m'ont...

Humiliée...

J'ai tenu le coup pour ma fille. J'ai réussi à m'échapper pendant que mon gardien cuvait son rhum.

Aujourd'hui, de me retrouver devant une classe de jeunes de l'âge de mes agresseurs m'a donné un choc terrible... J'avais toujours fait des remplacements au primaire jusqu'ici.

RAPHAËLLE

J'en ai assez que tu me dises toujours quoi faire, quoi penser. Tout le monde décide à ma place, j'en ai assez. J'en ai assez de l'école, assez des blagues sur mon accent, assez de passer pour une imbécile parce que je ne comprends rien quand les Canadiens me parlent. Assez de me faire demander s'il y a des autos et des routes dans mon pays. Assez de l'hiver qui n'en finit plus. Tout est gelé : la terre, l'eau, le soleil, les gens, la nourriture, tout. Même les odeurs ! J'en ai assez de ne rien sentir ! Assez, assez, assez !...

Tu penses vraiment qu'ils vont t'accepter si tu essaies d'être comme eux ? Le mur est là, maman. Un mur invisible qu'on n'arrivera jamais à franchir.

Accueillies ? As-tu déjà oublié toutes les portes qui nous ont claqué au nez quand on cherchait un logement ? Les sourires constipés des propriétaires qui nous annonçaient que l'appartement était déjà loué, « malheureusement ». On n'est pas raciste ici, non. Seulement hypocrite !

TU as choisi. Pas moi ! Tu m'as fait venir sans me demander mon opinion. Tu n'as pensé qu'à toi, exactement comme quand tu m'as laissée là-bas. Tu t'es enfuie comme une voleuse. Tu m'as pris mon enfance et ma confiance. Et tu ne m'as jamais donné la moindre explication.

(C'est le soir. GERMAINE, seule en scène, est au téléphone)

GERMAINE

(Nerveuse, à l'appareil.) Ouais !... Ouais !... Eh ben ! tu sauras, Jean-Paul, que les « peut-être ben » et les « t'aurais dû », il est trop tard pour ça. D'ailleurs, j'y ai repensé, moi aussi, toute la journée et puis, à mon avis, c'est le meilleur moyen d'en sortir. Si Marie-Ange avait refusé de le rencontrer, cherche quel tapage il aurait pu faire. Tandis que là, il va la revoir tantôt, il va se vider le coeur et puis ensuite, comme il l'a promis hier : ni vu ni connu, il va disparaître dans la brume... Quoi ?.. Ben ! non : tu sais bien que t'es mieux de pas te montrer. Il l'a dit hier soir : y aura de la casse s'il te revoit le bout du nez... Ton père ? Mais qu'est-ce qu'il viendrait faire là-dedans, lui ?... Oui, il est en ville pour ton arrivée, je suis au courant. Mais... Qu'est-ce que vous pourriez tant changer, mon doux Seigneur ?.. Ah ! lui casser les reins, c'est des arguments d'homme bête. Tout ce que vous gagneriez ce serait d'envenimer les choses, tu devrais être assez intelligent pour le comprendre.

(Coup de sonnette.)

CIBOULETTE — T'as beaucoup changé depuis une minute.

CIBOULETTE — Faut que tu partes alors et que tu m'emmènes avec toi si c'est vrai que tu m'aimes. L'argent ce sera pour nous deux.

CIBOULETTE — Tu peux tout faire quand tu veux.

CIBOULETTE — Pour moi, t'es toujours Tarzan.

CIBOULETTE — Mais non, t'es pas lâche. T'as peur, c'est tout. Moi aussi j'ai eu peur quand ils m'ont interrogée; j'ai eu peur de parler et de trahir, j'avais comme de la neige dans mon sang.

CIBOULETTE — Tarzan ! Si on se mariait tout de suite ! Viens, on va s'enfermer dans le hangar et on va se marier. Viens dans notre château ; il nous reste quelques minutes pour vivre tout notre amour. Viens. Je suis rien d'une petite fille, Tarzan, pas raisonnable et belle, mais je peux te donner ma vie.

CIBOULETTE — Quand un garçon et une fille s'aiment pour vrai, faut qu'ils vivent et qu'ils meurent ensemble, sans ça, ils s'aiment pas.

CIBOULETTE — Embrasse-moi... une dernière fois... pour que j'entende plus les voix de la mort... *(Il l'embrasse avec l'amour du désespoir. Les sirènes se rapprochent sensiblement.)* Maintenant, tu vas partir, Tarzan, Tu vas surmonter ta peur. Tu penseras plus à moi. T'es assez habile pour te sauver.

L'important maintenant c'est que tu penses à partir. ...

CIBOULETTE — Faut que tu te dépêches, Tarzan.

CIBOULETTE — Tu trouves des défaites pour oublier ta lâcheté. Prends ton argent et essaie de te sauver) C'est à toi. C'est pas à moi. Je travaillais pas pour de l'argent, moi. Je travaillais pour toi. Je travaillais pour un chef. T'es plus un chef.

CIBOULETTE, elle se jette sur lui — Tarzan, pars, pars, c'était pas vrai ce que je t'ai dit, c'était pas vrai, pars, t'as une chance, rien qu'une

sur cent c'est vrai, mais prends-la, Tarzan, prends-la si tu m'aimes... Moi je t'aime de toutes mes forces et c'est là où il reste un peu de vie possible que je veux t'envoyer... Je pourrais mourir tout de suite rien que pour savoir une seconde que tu vis.

CIBOULETTE — C'est lui qui va gagner, c'est lui qui va triompher... Tarzan est un homme. Rien peut l'arrêter : pas même les arbres de la jungle, pas même les lions, pas même les tigres. Tarzan est le plus fort. Il mourra jamais.

Coup de feu dans la droite.

CIBOULETTE — Tarzan !

Deux autres coups de feu.

CIBOULETTE — Tarzan, reviens !

Tarzan tombe inerte sur le petit toit. Il glisse et choit par terre une main crispée sur son ventre et tendant l'autre à Ciboulette. Il fait un pas et il s'affaisse. Il veut ramper jusqu'à son trône mais il meurt avant.

CIBOULETTE — Tarzan !

Elle se jette sur lui. Entre Roger, pistolet au poing. Il s'immobilise derrière les deux jeunes corps étendus par terre. Ciboulette pleure. Musique en arrière-plan.

CIBOULETTE — Tarzan ! Réponds-moi, réponds-moi... C'est pas de ma faute, Tarzan... c'est parce que j'avais tellement confiance... Tarzan, Tarzan, parle-moi... Tarzan, tu m'entends pas?... Il m'entend pas... La mort l'a pris dans ses deux bras et lui a volé son cœur... Dors mon beau chef, dors mon beau garçon, coureur de rues et sauteur de toits, dors, je veille sur toi, je suis restée pour te bercer... Je suis pas une amoureuse, je suis pas raisonnable, je suis pas belle, j'ai des dents pointues, une poitrine creuse... Et je savais rien faire; j'ai voulu te sauver et je t'ai perdu... Dors avec mon image dans ta tête. Dors, c'est moi Ciboulette, c'est un peu moi ta mort... Je pouvais seulement te tuer et ce que je pouvais, je l'ai fait... Dors... *(Elle se couche complètement sur lui.)*

Je suis à l'aéroport. Tôt le matin.

Je connais le jeune homme posté à la machine des rayons X, l'homme avec la baguette. Il m'a

souvent vue, et encore plus souvent au cours de la dernière année. Il se met à me parler : de son emploi ennuyant, de moi qui voyage tout le temps. C'est un jeune Sikh qui porte un magnifique turban bleu sur la tête – un Dastar.

Je passe sous l'arche des rayons X, le rituel ennuyant habituel, mais il s'efforce de le rendre le moins déplaisant possible. « Maha, ton passeport, tout plein d'étampes, comme celui de James Bond, comme celui d'une femme de roman mystère. »

Une plaisanterie, une taquinerie, la vérité, même si le jeune homme au turban ne sait pas que c'est la vérité.

Quand je récupère mon portable, j'entends chuchoter dans mon dos. C'est un homme d'affaires d'environ 45 ans, beau, qui respire la santé, le succès. Il marmonne : « Ce monde-là se soutiennent. Le bozo en turban, il l'a à peine fouillée. Moi, il a fallu que j'enlève mes souliers. Mes souliers. Dans mon pays. Je ne comprends pas un mot de ce qu'il me dit, mais moi je me retrouve en pieds de bas et elle, elle passe comme si elle entrait chez elle par la grande porte d'en avant. » L'homme d'affaires se tourne vers moi, et tout près, tout tout près. « Pourquoi vous retournez pas d'où vous venez. Crissez-nous la paix, câlice. »

Sa voix sifflante, câlice, son crachat sur ma joue.